

LA RUE – Interview

Eduardo Fonseca répond à Ricardo Fernandes, 2020

Que ressens-tu dans la rue que tu ne ressens pas chez toi ?

Dans la rue, nous nous retrouvons face à l'imprévisible, à l'autre et nous devons nous soumettre aux règles de la civilité, vivre avec les différences et les nouveautés. Dans la rue, nous devons être ce que nous aimerions que les gens pensent de nous, alors que chez nous nous sommes très souvent ce que nous occultons de la société.

Quelle a été ta relation avec les couleurs au cours de ta trajectoire artistique ?

Devenir un artiste n'est pas une décision, je pense que c'est une chose qui émane de notre vécu depuis notre enfance. C'est peut-être un mélange de génétique avec le mode de vie. Lorsque j'étais enfant, jusqu'à mon adolescence, mon contact avec la couleur dans mes œuvres était très plat, il y avait beaucoup de noir et blanc dans les dessins que je faisais. Lorsque je suis entré à la Faculté des Beaux-Arts, mes premières peintures avaient encore très peu de couleurs, mais peu à peu, j'ai commencé à adopter une palette plus diversifiée. A cette époque, j'ai fait mon premier voyage en Europe : Allemagne, France, Italie. Je suis venu voir cette multitude de peintures de près et je me suis aperçu qu'il était réellement extrêmement important d'enrichir mes œuvres d'une grande variation de couleurs. Je pense que cela a été le déclic qui m'a fait perdre la peur et la paresse qui me bloquait auparavant pour réaliser ce changement.

Quel est ton plus grand défi urbain ?

Pour tout le monde, le plus grand défi est de vivre en société. La ville est cruelle en soi : elle met les individus les uns contre les autres. C'est un ring journalier, un mélange d'amour et de haine, d'économie et de gaspillage, actuellement, c'est la ville qui dicte la voix que va prendre le

monde. Accepter cette société, c'est être en accord avec les inégalités et c'est pourquoi nous devons lutter pour transformer l'espace urbain et le rendre un peu moins douloureux.

Comment doit-on voir la diversité de la rue dans tes œuvres ?

Mes œuvres parlent toujours des relations sociales, des conflits, des critiques à notre société, même lorsque je représente des animaux, je représente des gens et c'est dans la rue que tout cela se passe.

Quelles sont les principales différences entre les rues de São Paulo, Paris et New York ?

Au cours de ma trajectoire d'artiste je suis passé dans les villes de différents pays et chacune d'elle a ses particularités. Chacune d'elle fonctionne avec son propre engrenage, cependant, il est clair que toutes utilisent le même combustible : l'argent. Certaines lui donnent plus ou moins d'importance. Au Portugal, par exemple, où j'ai vécu presque quatre ans, je me suis aperçu que les gens donnaient plus de valeur à une vie tranquille qu'au fait de changer de voiture tous les ans et de se tuer au travail. A New York, c'est tout le contraire : tous sont là pour gagner de l'argent et rien de plus. Bien sûr il y a des exceptions, mais en règle générale il en est ainsi. De nos jours, cela définit le lieu en termes de développement, ce que je trouve de la folie. Le développement devrait être mesuré selon des critères de qualité de vie et de bonheur. Je pense que dans ce sens, Paris, par exemple est plus près de New York, bien qu'en été, l'attitude des gens est plus proche de celle des portugais. Une chose est sûre, plus la ville est grande et plus les gens sont renfermés.